Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 8 (1887)
Heft: 2

Artikel: Coup d'oeil sur la marche de la civilisation en Afrique : [1ère partie]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-133105

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le journal le *Mercantil*, de Loanda, annonce que le major Carvalho, chef de l'expédition portugaise envoyée auprès du Mouata-Yamvo, a réussi à conclure avec ce souverain un traité, en vertu duquel tous ses États ont été placés sous le protectorat du Portugal.

L'*Athenæum* annonce que M. Webster, lieutenant suédois, qui, pendant un certain temps a dirigé la station des chutes de Stanley, va entreprendre une exploration du pays situé entre le Cameroun et l'Adamaoua.

M. et Mme Goldie, missionnaires au Vieux Calabar, ont rencontré, sur le steamer qui les a reconduits à Duke-Town, quatre jeunes Suédois qui se rendaient au Congo pour y fonder une mission.

Dans son exploration de l'île de Fernando-Po, M. Baumann a été favorisé par la bienveillance de M. Vivour, Sierra-Léonais établi à Sainte-Elisabeth, qui lui a procuré quatre porteurs du Loango pour son excursion à l'intérieur. Quoique beaucoup d'indigènes n'eussent jamais vu de blancs, ils lui ont fait bon accueil. L'explorateur a pu étudier soigneusement la tribu des Boubis, qui vit dans les forêts dans un état encore très primitif. Il a fait l'ascension du mont du Midi, où il a trouvé une station de la mission méthodiste abandonnée et une petite communauté de Boubis chrétiens. Le Rev. Balikomb, missionnaire indigène, lui a procuré un guide pour le conduire au petit lac sacré des Boubis.

M. Victor Largeau qui, il y a quelques années, a exploré le Sahara au sud de l'Algérie et de la Tunisie; a reçu du gouvernement français une mission pour Timbouctou, qu'il cherchera à atteindre par le Sénégal.

Un câble sous-marin sera posé entre Lisbonne et les Açores.

La Compagnie Lopez, société espagnole qui a l'entreprise de la ligne des Philippines, doit desservir, dès le commencement de cette année, les divers points du littoral marocain de l'Atlantique. On espère que ce nouveau service améliorera le système postal, le service actuel des dépêches au Maroc laissant beaucoup à désirer.

D'autre part, on télégraphie de Madrid que le gouvernement marocain a ordonné la suppression complète de la presse.

Il est question de créer une Chambre de commerce espagnole à Tanger.

COUP D'ŒIL SUR LA MARCHE DE LA CIVILISATION EN AFRIQUE

Il y a, pour toute œuvre sérieuse, un grand avantage à jeter, de temps à autre, un regard en arrière sur le chemin parcouru, pour s'assurer que l'on n'a pas perdu de vue le but à atteindre, que l'on ne reste pas stationnaire ; pour constater sur quels points il peut y avoir recul, et chercher à remédier au mal ; pour reconnaître aussi les progrès accomplis, afin d'y puiser un encouragement à marcher d'un pas toujours

plus ferme dans la voie où l'on s'est engagé. L'œuvre africaine n'échappe pas à cette nécessité. Pour en faire toucher du doigt les bienfaits, nous voudrions, avec nos lecteurs, nous reporter à quelques années en arrière, et résumer à grands traits ce qui a été fait au point de vue de la civilisation, depuis que l'*Afrique* a été fondée, il y a près de huit ans.

A cette époque, un grand mouvement s'opérait en faveur du continent noir. A la suite des deux conférences de 1876 et 1877, convoquées à Bruxelles par le roi des Belges, il s'était constitué, dans la plupart des États civilisés, des Comités nationaux pour appuyer, moralement et effectivement, les projets d'expéditions destinées à explorer méthodiquement l'Afrique centrale et à y fonder des stations scientifiques et hospitalières, qui pussent devenir des centres d'influence bienfaisante, des foyers d'où la civilisation rayonnerait au loin pour dissiper les ténèbres dans lesquelles les indigènes étaient encore plongés. Il n'existait alors aucun journal spécial s'occupant exclusivement de l'Afrique, et nous entreprîmes notre publication avec l'espoir de seconder ce mouvement, dont le but nous paraissait excellent ainsi que les moyens proposés pour l'atteindre. Nous en avons suivi jour après jour tous les détails parvenus à notre connaissance. Cherchons maintenant à nous rendre compte des résultats obtenus. Mais, même pour un simple résumé, l'abondance des matériaux ne nous permettra pas de condenser dans un seul article les progrès de la civilisation dans le continent tout entier. Attachons nous aujourd'hui à la fraction orientale-septentrionale de l'Afrique, à partir de l'Algérie.

Reconnaissons tout d'abord que tout n'est pas en progrès dans la partie de l'Afrique sur laquelle se porte notre attention. Non seulement cela, mais il y a certainement recul, pour ne pas dire éclipse totale de la lumière qui s'était levée sur telle région auparavant ténébreuse. En effet, de 1879 à 1883, la vallée du Nil, de l'embouchure du fleuve jusqu'à sa source, voyait la civilisation européenne se développer à grands pas ; les communications se multipliaient, le télégraphe transportait les dépêches jusqu'à Famaka, sur le Nil Bleu, et jusque près d'El Fascher, capitale du Darfour ; les bateaux à vapeur faisaient des courses régulières jusqu'à Dufilé et à l'Albert-Nyanza ; l'expédition des lettres avait lieu à jour fixe ; quantité d'Européens établis à Khartoum devenaient les pourvoyeurs des explorations à l'intérieur ; l'agriculture adoptait les procédés européens et le sol produisait beaucoup plus qu'auparavant ; les indigènes exploitaient des produits que jusque là ils avaient laissé perdre ; les chasseurs d'esclaves étaient refoulés

loin de la vallée du Nil, et les trafiquants ne pouvaient plus amener que clandestinement leur marchandise humaine aux anciens marchés ; encore ces derniers avaient-ils soin de s'en tenir à une certaine distance, car ils s'exposaient à être pris, eux et leurs victimes : celles-ci pour recevoir leur liberté, ceux-là pour répondre de leur crime devant les tribunaux.

Il semble que ce sont ces progrès de la civilisation au Soudan qui ont provoqué le soulèvement des partisans du Madhi. Sans doute il existait, chez les populations de la vallée du Nil moyen, de justes griefs contre l'administration égyptienne, mais les agents de Mohamed Ahmed en ont habilement profité, pour ranimer les sentiments nationaux des tribus du Soudan, associer leur haine contre les Européens à celle des chasseurs d'esclaves contre l'œuvre des Baker, des Gordon, des Gessi, rejeter les Anglais sur le bas fleuve et à la côte de la mer Rouge, et isoler complètement le territoire qui s'étend des premières cataractes au Bahr-el-Ghazal et au Darfour de toute communication avec les pays civilisés. L'Égypte équatoriale tient encore, il est vrai, et nous disions, il y a peu de jours, ce qu'Émin-pacha a su en faire. Mais que deviendra-t-elle, et quel sera le sort de ses populations, lorsque le héros qui la gouverne l'aura quittée, à la suite de l'expédition envoyée pour le secourir, et que l'abandon du gouvernement égyptien sera définitivement consommé ? Dans l'Égypte propre, l'œuvre des écoles chrétiennes, le home pour les femmes libérées, le développement de la navigation du canal de Suez, et les travaux projetés pour étendre la navigabilité du Nil au delà des cataractes ne peuvent compenser tout ce qui a été perdu. Le secours prêté par l'Angleterre à l'Égypte n'a pas fait faire un pas à la question du relèvement social des fellahs ni de la famille ; le silence se fait sur la convention pour l'abolition de la traite ; le commerce, dans les villes du littoral africain de la mer Rouge, a beaucoup diminué, et la retraite des garnisons égyptiennes du Harrar, ordonnée par les officiers anglais, a été l'occasion d'une recrudescence de fanatisme, sous les coups duquel sont tombées de nombreuses victimes [1].

Mais l'Angleterre n'est plus seule à s'installer dans ces parages ; l'établissement des Italiens à Assab et des Français à Obock, quelque modestes que soient encore ces colonies, permet d'espérer que ces sentinelles vigilantes, signalant au monde civilisé les actes de barbarie commis par des populations fanatisées, réussiront à émouvoir l'Europe, et à obtenir de celle-ci un secours effectif en faveur des voyageurs, des

[1] Voy. les nouvelles de Harrar, p. 35.

commerçants, des missionnaires qui, de cette zone du littoral, voudront pénétrer dans l'intérieur, pour y porter, à des tribus malheureuses sous l'oppression de chefs barbares, les bienfaits de la civilisation chrétienne.

Ce n'est pas seulement dans cette partie de l'Afrique que le ciel est redevenu sombre. Grâce à l'activité déployée par les Senoussis, l'influence du fanatisme musulman s'est étendue, tout au travers du désert, dans la Tripolitaine, au sud de la Tunisie et de l'Algérie et jusqu'au Maroc. En 1822, Denham, Oudney et Clapperton avaient pu traverser le désert et le Soudan, de Tripoli à Kano et à Kouka, sans se faire passer pour mahométans, ni revêtir le costume musulman, et « jamais, » dit Denham, « ils n'eurent occasion de se repentir d'avoir agi ainsi. » Tout récemment encore, au dire de Wilson et de Felkin, la route de la vallée du Nil était tellement sûre, que l'on pouvait descendre du lac Albert à Khartoum et à Souakim, sans autre arme défensive que son bâton de voyage. Aujourd'hui ces routes sont fermées, même aux explorateurs déguisés. Si le Dr Lenz ne se fût pas fait passer pour un médecin turc, et s'il n'eût pas eu un prétendu descendant du prophète pour l'accompagner du Maroc à Timbouctou, jamais il ne serait entré dans la métropole du Soudan. La caravane de Rohlfs, pillée dans l'oasis de Koufra, les missionnaires romains massacrés aux portes de Ghat, l'expédition Flatters odieusement trahie et exterminée au puits d'Assiou, enfin le meurtre du lieutenant Palat près d'Insalah, sont tout autant de faits qui indiquent une résolution arrêtée, chez toutes les populations musulmanes du Sahara, de rejeter obstinément les offres de la civilisation européenne.

Mais le recul subi sur ce point ne doit pas nous faire méconnaître les progrès réels accomplis dans ces dernières années en Algérie, en Tunisie et dans l'Afrique orientale-septentrionale, points auxquels nous vouons aujourd'hui notre attention.

Non pas que tout soit progrès en Algérie ; preuve en soit l'extension, que nous avons signalée, de la criminalité et de l'aliénation mentale causée par les spiritueux ; mais nous espérons qu'en présence de cette aggravation du mal, le gouvernement de la métropole et les autorités de la colonie y chercheront un remède. Quant aux faits qui marquent le progrès de la civilisation dans le nord de l'Afrique, un des premiers à noter est le développement des communications, soit entre la métropole et la colonie française, soit sur le territoire même de cette dernière, développement qui devient le moyen de progrès plus considérables. Si, au point de vue scientifique, la jonction géodésique de l'Algérie avec

djidji, qui, comme le savent nos lecteurs, était le centre de la traite dans la région du lac.

« Quelque agréable que soit la première impression produite par l'aspect d'Oudjidji, ce premier sentiment se transforme bientôt en dépit et en dégoût dès qu'on examine les choses de plus près, car cette saleté, ce vent chaud, empesté et qui soulève des tourbillons de poussière, cette eau mauvaise et malsaine, ces milliers de squelettes humains, avec leurs crânes dénudés et blancs, qu'on aperçoit jusque dans les environs des maisons, cette multitude de cadavres à moitié décomposés, tout cela défie toute description. C'est là qu'on voit, sous leur vrai jour, et les défauts du régime arabe, et la stupidité des nègres. D'après ce que les Arabes m'ont dit, sur 100 esclaves qui sont amenés du Manyema, 80 au moins meurent à Oudjidji de la fièvre, de la dyssenterie ou de la petite vérole. A ces horreurs, qui provoquent le dégoût, vient encore s'ajouter le fléau des puces pénétrantes, qui ne trouvent nulle part de meilleures conditions de développement que dans cette « fosse à fumier » d'Oudjidji. »

D'Oudjidji, l'expédition du lieutenant Sigl se rendit par eau à Karema, où elle rencontra les missionnaires catholiques et le capitaine Jacques, au service de l'État du Congo.

Il semble que pendant le séjour du lieutenant Sigl à Oudjidji, il ait déjà pu pressentir le rôle que s'apprêtait à jouer **Roumaliza,** le principal des chefs esclavagistes de cette région. Il ne s'agissait de rien moins, paraît-il, de la part de ce dernier, que de rassembler toutes ses forces pour les porter contre les commandants belges qui venaient d'enlever aux esclavagistes les postes de Nyangoué, Kassongo, Kiroungou, Kibongoué. D'après les dépêches arrivées à Bruxelles, il aurait livré, le 20 octobre, à **Kassongo,** une bataille dans laquelle aurait été tué le commandant Ponthier, tandis que le baron Dhanis aurait été blessé si grièvement que le bruit de sa mort ne paraît pas sans fondement. L'*Indépendance belge* annonce, avec certaines réserves, il est vrai, que d'après les récits répandus dans les cercles les mieux informés, les détails de la bataille de Kassongo seraient encore plus douloureux que ne le faisaient pressentir la première dépêche reçue et les renseignements ultérieurs. On affirme, dit-elle, que les commandants Ponthier et Dhanis venaient d'opérer leur jonction à Riba-Riba, lorsqu'ils apprirent que Roumaliza marchait sur Kassongo. Ils se portèrent immédiatement à la rencontre du chef arabe, préférant prendre l'offensive plutôt que d'essuyer son attaque. Une partie des forces de l'État libre ouvraient la marche; derrière venaient N'Gongo-Luteté et ses troupes auxiliaires et un second

Une grande impulsion a été donnée à l'instruction des indigènes, par l'ouverture des écoles pour les Kabyles.

Comme dans le reste de la France, l'Algérie a vu s'organiser dans ses trois provinces des concours régionaux ; Alger a pu recevoir l'Association française pour l'avancement des sciences ; prochainement Oran recevra le Congrès de toutes les Sociétés françaises de géographie.

L'ensemble de ces faits nous paraît marquer, pour la colonie, dans le domaine matériel comme dans l'ordre intellectuel, un progrès incontestable, gage de nouveaux progrès pour un prochain avenir.

Au sud de l'Algérie, on rêvait, il y a sept ans, la création d'une mer intérieure, qui eût facilité l'accès du Sahara, rendu l'humidité aux montagnes déboisées qui entourent au N.-O. le bassin des chotts, et permis de garder cette frontière du sud contre les incursions des Arabes du désert. S'il a fallu en rabattre beaucoup, les travaux entrepris à ce sujet n'ont pas été perdus ; ils ont abouti, pour le territoire de la Tunisie, placé dès lors sous le protectorat de la France, à la création des entreprises de M. Landas et de sa société patronée par M. F. de Lesseps, qui vaudront à cette partie du pays une importance considérable, par la mise en culture de milliers d'hectares de terrain, et par la création d'un port à Gabès. Nous ne faisons que mentionner le développement déjà imprimé, à la partie septentrionale du pays, par le chemin de fer d'Alger à Tunis, par l'amélioration du port de cette ville, et, dans l'ordre moral, par les écoles qu'a fondées le cardinal Lavigerie.

Encore régies par une administration turque, la Tripolitaine et la Cyrénaïque ont plutôt reculé que progressé. Nous n'en voulons pour preuve que l'impossibilité où s'est trouvé le gouverneur de Tripoli, de protéger Rohlfs, chargé de porter au sultan du Ouadaï les présents de l'empereur d'Allemagne, et les dangers auxquels ont été exposés les voyageurs italiens qui ont tenté de fonder des établissements scientifiques et commerciaux sur les côtes de la Cyrénaïque. C'est là qu'est le principal foyer de la secte des Senoussis, fauteurs des mauvais traitements infligés aux Européens dans ces parages.

Le recul subi par l'Égypte dans la voie de la civilisation a contribué, pour une bonne part, à multiplier les rapports des puissances européennes avec le négous d'Abyssinie et avec son vassal le roi du Choa. Ce ne sont pas seulement des voyageurs, des savants, des commerçants, qui se sont rendus sur ces hauts plateaux, presque entièrement entourés de territoires relevant naguère encore du khédive ; les gouvernements eux-mêmes d'Italie, de France, d'Allemagne, d'Angleterre et de Russie ont

envoyé des missions au roi Jean et à Ménélik. Le but de ces ambassades était de nouer des relations d'amitié, prélude de traités de commerce, avec promesse, de la part des souverains africains, que les routes de la côte en Abyssinie et au Choa seraient gardées contre les pillards, qui trop souvent les infestent. Malgré la mort du marquis Antinori, la station de Let-Maréfia, donnée par Ménélik à l'Italie, continue à être un centre de recherches scientifiques. En revanche, l'abolition de l'esclavage, promise il y a sept ans, est encore à venir. Et d'autre part, malgré le traité conclu entre le négous et l'Angleterre, au moment où celle-ci avait besoin des secours des Abyssins contre les mahdistes du haut Nil, Massouah n'a point été rendue au roi Jean ; bien au contraire, en y installant les troupes italiennes, l'Angleterre a créé dans l'esprit du négous une profonde défiance envers tous les gouvernements de l'Europe. Le généralissime Ras-Aloula se montre très réservé à l'égard des députations qu'on lui envoie de Massouah ; il est à craindre que l'Abyssinie ne se ferme, et n'oblige son vassal Ménélik à restreindre la liberté d'accès au Choa. Le négous lui-même a déjà chassé les missionnaires qui travaillaient en Abyssinie, et obligé le roi de Choa à renvoyer ceux qui se trouvaient sur son territoire. Les attaques dirigées contre les caravanes qui, d'Assab et d'Obock, se rendaient au Choa, et contre celles qui redescendaient à la côte, de la part des Danakils ou des Somalis, après la promesse faite par Mohamed Anfali, sultan des Assouas, de protéger ces routes, semblent indiquer un recul vers la barbarie ; dans tous les cas elles sont un indice du peu de sécurité des Européens dans cette région.

Les négociations entamées entre la France et l'Angleterre, pour la délimitation de leurs territoires respectifs dans le golfe d'Aden, auront sans doute pour effet d'y faire appliquer certains principes de droit international, qui seront, nous voulons l'espérer, comme un levain pour le développement de la civilisation chez des populations jusqu'ici réfractaires aux idées juridiques des Européens. D'autre part, nous ne savons pas encore découvrir ce que le territoire du Harrar a gagné à l'établissement des Anglais à Zeïlah et à Berbera, et à la substitution de l'autorité de l'émir du Harrar à celle des gouverneurs égyptiens, substitution dont l'Angleterre a assumé la responsabilité. Espérons que les négociations qui se poursuivent entre l'Allemagne, ou pour parler plus exactement entre les délégués de la Société allemande de l'Afrique orientale et les chefs somalis, pour établir des traités qui soient un acheminement à la proclamation du protectorat allemand sur tout le territoire du cap Guardafui jusqu'à Witou, porteront de meilleurs fruits. Jusqu'ici toute

cette côte était à peu près fermée. Les explorateurs qui ont cherché à pénétrer dans l'intérieur par le Juba, ou bien ont dû, comme Revoil, rebrousser chemin, ou bien, comme le baron de Decken, ont été assassinés. Tout récemment encore, un des agents les plus zélés de la Société allemande de colonisation, M. Jühlke, est tombé sous les coups des Somalis. Dieu veuille que l'islamisme ne crée pas un obstacle aux projets de la Société susmentionnée de créer, le long de cette côte, des établissements agricoles et commerciaux, comme base d'opération pour des travaux de civilisation à l'intérieur.

C'est bien certainement à l'influence arabe qu'il faut attribuer le recul subi par la civilisation dans le bassin du lac Victoria, au moins dans l'Ou-Ganda, qui, il y a sept ans, semblait s'ouvrir largement aux Européens. Alors Mtésa promettait d'abolir la traite, il demandait des missionnaires anglais, saluait avec transport l'introduction dans ses États des procédés industriels et agricoles apportés par les missionnaires ; mais bientôt, à l'instigation des Arabes, jaloux de l'influence exercée par ces derniers, et habiles à profiter des divergences qui existaient entre l'enseignement des missionnaires romains nouveau-venus et celui des protestants anglais établis depuis longtemps, Mtésa devenait réservé d'abord, puis hostile. Malgré l'envoi d'une ambassade à Londres, et malgré les rapports que ses envoyés lui firent à leur retour, il se laissa de plus en plus dominer par les Arabes ; il légua en mourant à son successeur, Mwanga, une animosité qui s'est traduite, l'année dernière, par une persécution cruelle et sanglante contre ses sujets devenus chrétiens, et par l'interdiction aux missionnaires de continuer leur enseignement, si bien que tous, aussi bien les catholiques que les protestants ont dû quitter Roubaga. A vues humaines, les travaux de ces sept années semblent anéantis ; cependant il n'y a pas lieu de désespérer ; ceux des Wa-Ganda qui ont échappé au massacre possèdent déjà une instruction qui peut leur permettre de développer leurs connaissances par eux-mêmes, et ils sauront apparemment profiter des moments favorables, pour exercer autour d'eux une influence salutaire, qui aura pour résultat un progrès dans les mœurs et dans les relations sociales. Qui sait ce que pourra produire dans l'Ou-Ganda l'expédition confiée à Stanley pour la délivrance d'Émin-pacha ? En outre les États de Mwanga se trouvent dès maintenant bornés, à l'est et au sud, par des territoires sur lesquels l'Angleterre et l'Allemagne pourront exercer leur influence.

Dans les dernières années, la partie septentrionale de ces territoires, celle sur laquelle s'exercera l'influence anglaise, réputée jusque-là

inaccessible, à cause de la férocité notoire de ses habitants, les belliqueux Masaï, s'est plus ou moins ouverte, et plusieurs expéditions l'ont traversée, de la côte jusqu'au Victoria Nyanza. Sans doute, une première fois, le Dr Fischer n'a pu dépasser le lac Naïvasha, mais, après lui, J. Thomson a conduit une nombreuse caravane jusqu'au lac Baringo et au N.-E. du lac Victoria [1], et il l'a ramenée à la côte sans avoir perdu un seul homme par suite de violence, quoiqu'il eût, comme l'a dit Cameron, traversé une région habitée par des tribus aussi dangereuses en Afrique, que les Huns ou les Vandales l'ont été en Europe. L'évêque Hannington a, il est vrai, été assassiné par l'ordre de Mwanga, mais il avait traversé sans trop de difficultés le territoire des Masaï, et, dans sa tentative de délivrer Émin-pacha, le Dr Fischer put passer sans obstacles à travers ce même pays. La région qui s'étend, au N. du Kilimandjaro jusqu'à l'angle N.-E. du Victoria Nyanza, a été réservée à l'influence de l'Angleterre, dont les missions de Mombas et de Kisouloudini ont déjà jeté des amorces jusqu'au pied de la montagne. On peut espérer que l'action civilisatrice de l'Angleterre ne s'exercera pas d'une façon platonique, dans la partie du territoire qu'elle a tenu à s'attribuer.

Quant à l'Allemagne, elle semble se proposer d'établir, au sud de cette ligne, et dans des limites qui s'étendront du lac Victoria au Tanganyika et au Nyassa, un état colonial qui ferait, à la côte orientale, le pendant de l'État du Congo à l'ouest du Tanganyika. Il est vrai qu'une zone maritime de 18 kilomètres de large, du cap Delgado à Kipini, est réservée au sultan de Zanzibar, mais, quoique l'influence arabe continue à s'exercer dans cette zone restreinte, il sera difficile qu'elle conserve sa prépondérance dans le vaste territoire placé sous le protectorat allemand. Depuis quelques années, d'ailleurs, l'influence européenne s'y est largement répandue; d'abord, par les nombreuses expéditions parties de la côte vers l'intérieur, pour y créer les stations internationales, françaises ou allemandes, scientifiques et hospitalières, de Tabora, Oudjidji, Karéma, Condoa, etc. Les relations créées entre les voyageurs et les indigènes, par ces expéditions purement pacifiques, ont laissé chez les noirs une impression favorable aux blancs, qu'ils n'ont jamais vus traîner à leur suite des centaines d'esclaves, comme ils en voient sans cesse venir de l'intérieur sous la conduite des Arabes de Tipo-Tipo ou de tels autres trafiquants.

Nous en disons autant des nombreuses expéditions missionnaires diri-

[1] Voy. la carte, VIme année, p. 64.

gées, à travers ce territoire, soit vers le lac Victoria, soit vers le Tanganyika ou le Nyassa, jalonnant leurs routes de stations, protestantes ou romaines, généralement prospères, et où, à côté de l'instruction proprement dite, les travaux manuels sont enseignés aux élèves. Beaucoup de missionnaires succombent aux fatigues de leurs travaux ou par suite du climat, mais ils sont bien vite remplacés par d'autres qui viennent arroser la semence répandue, et affermir le bien produit par les leçons et l'exemple de leurs devanciers.

Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit récemment des travaux de la Société orientale allemande dans cette partie de l'Afrique [1] : travaux agricoles, fondation de nouvelles missions, d'hôpitaux, etc. Mais, avant de poser la plume, nous exprimerons l'espoir que nous avons de voir les principes de la Conférence africaine de Berlin appliqués aux immenses territoires réservés à l'influence allemande. Grâce à elle la justice y régnera, la famille s'y reconstituera, la personnalité humaine y sera respectée, les routes des conducteurs d'esclaves seront surveillées, et les traitants obligés de se cacher, pour finir par disparaître entièrement de ce sol, trop longtemps arrosé de sang ou jonché des ossements des esclaves arrachés au cœur de l'Afrique. L'Allemagne fera, s'il plaît à Dieu, entre les trois lacs, ce que les croisières anglaises à la côte orientale ne réussissaient pas à faire, et la traite y sera supprimée.

On a contesté que les nègres fussent aptes à se civiliser. Mais les faits abondent pour prouver que les Bantou, qui habitent l'Afrique centrale tropicale, ont des tribus qui se distinguent par une grande aptitude pour les arts mécaniques. Dans un rapport que le lieutenant Schlüter, chargé d'explorer la côte orientale, adressait, il y a une année, à la Société allemande de l'Afrique orientale, sur le plateau de l'Ou-Héhé qu'il venait d'étudier, il signalait des appareils d'irrigation qui, malgré leur nature primitive, trahissaient néanmoins l'intelligence de ceux qui les avaient créés, et servaient à procurer aux champs, même dans la saison sèche, l'humidité nécessaire à la réussite des céréales. « Pendant notre séjour de plusieurs semaines dans l'Ou-Héhé, » écrivait-il, « nous n'avons eu aucune privation à endurer ; tous les jours les indigènes apportaient, pour nous les vendre, farine de maïs, lentilles, pommes de terre douces, en quantité si considérable qu'on aurait pu en nourrir une caravane dix fois plus forte que la nôtre. Il est vrai que la richesse du pays consiste surtout en bestiaux, qui se comptent par milliers. Le bois n'est pas aussi abondant que dans l'Ou-Sagara ; toutefois il y a du bois

[1] Voy. VIIme année, p. 331 et 368.

de construction et du bois à brûler pour des centaines de planteurs pendant nombre d'années.» Ce n'est pas aux Arabes qu'il faut demander si les noirs sont aptes à la civilisation, mais bien à ceux qui ont consacré leur vie à les civiliser. A ce propos, le témoignage de MM. Büttner et Merensky, au Congrès de Berlin pour le développement des intérêts coloniaux allemands, et celui d'Émin-pacha, que nous rapportions dans notre dernier numéro, ont plus de poids que ceux de beaucoup de savants physiologistes, qui n'ont jamais vécu avec les noirs et ne prennent en considération, dans leur examen, que des faits matériels, sans tenir compte de l'élément spirituel, dont les noirs ne sont pas plus déshérités que les blancs.

A mesure que leurs relations avec les blancs se multiplieront, leur travail sera plus productif. La quantité de leurs produits amenés à la côte augmentera, et ils demanderont aussi davantage à l'industrie et au commerce européens. Déjà ce dernier s'est accru d'une manière notable à la côte orientale ; les besoins de communication ont fait créer plusieurs lignes de vapeurs anglaises, françaises ou allemandes ; Zanzibar est relié par un câble sous-marin avec l'Europe, ainsi qu'avec les colonies portugaises et anglaises de l'Afrique australe ; il est question d'un chemin de fer à créer de la côte à l'intérieur, dans la direction du Tanganyika ; des steamers circulent déjà sur ce lac et sur le Nyassa. Il est vrai que ces derniers sont essentiellement employés pour le service des missionnaires qui travaillent dans ces postes avancés, mais, nous ne l'ignorons pas, les missionnaires ne sont ni les moins capables ni les moins puissants des agents du progrès dans la voie de la civilisation.

(A suivre.)

CORRESPONDANCE

Lettre de M. Châtelain, de Loanda.

Loanda, 14 décembre 1886.

Cher Monsieur,

A la fin de l'année, il est naturel que je jette un coup d'œil rétrospectif sur les progrès réalisés dans cette province, durant les douze mois qui viennent de s'écouler. L'impression que j'en reçois est en somme favorable. S'il y a eu des reculs sur certains points, si, sur d'autres, on peut se plaindre de lenteurs, il n'en est pas moins vrai que l'année 1886 marque un pas décidé en avant. Elle a vu naître des entreprises qui donneront plus d'éclat aux années qui suivront. La capitale reprend peu à peu une apparence plus décente, la hausse du prix des loyers prouve